

s'est levée en masse en sonnant le tocsin, et a couru aux armes. La lutte a été terrible comme devait l'être celle d'un peuple jaloux de ses droits violés et animé par le sentiment d'un affreux malheur.

9 août.

6 heures du matin.—Les Bolonais ont chassé les Autrichiens de la ville et leur ont fait 27 prisonniers. Bologne est dans les mains du peuple et prêt d'être attaqué de nouveau par l'ennemi, qui a dû recevoir des renforts. Le curé de San-Felice était à la tête de ceux du Contado. Il ont repoussé à coups de couteau les Autrichiens à 2 milles de là ville.

6 heures et demie.—Le bombardement a commencé, et deux palais sont en flammes. Le faubourg a déjà été pillé et incendié, mais la population est résolue à résister jusqu'à la dernière goutte de son sang."

—La *Gazette piémontaise* du 12 fait le récit suivant de cette affaire :

" Bologne, 9 août.

" Voici ce qui s'est passé ici hier, à 3 heures 1/2 de l'après-midi :

" Un officier, porteur d'une dépêche pour le prolégat, en traversant le bourg de San-Felice, fut tué par quelques Bolonais. Une demi-heure après, un soldat de la ligne, qui portait une autre dépêche, eut le même sort. Les Autrichiens de garde à la porte de San-Felice, où ils avaient braqué un canon, ont tiré sur le peuple ; heureusement, personne n'a été atteint. Après cela, les Autrichiens sortirent de la ville, et se rendirent à la Montagnola.

" Ils étaient 2,500 avec quatre canons et un obusier. Dans cette position favorable, ils ont commencé à bombarder la ville et mis le feu en divers endroits. Il était environ cinq heures de l'après-midi quand le feu a commencé, et il a duré jusqu'à huit heures. Du côté des Bolonais il y avait 50 carabiniers et 30 douaniers, plus 500 portes et quelques gardes nationaux. Tous ont fait preuve d'un courage extraordinaire ; ils ont pris d'assaut la Montagnola et ont terrassé les Autrichiens.

" Les Autrichiens ont fait le plus de pertes en sortant de la porte Galliera. Là, ils ont perdu un officier et quarante soldats, et on leur a fait cinquante prisonniers. Les carabiniers et les douaniers les ont poursuivis plus d'un mille. La perte des Bolonais se borne à quinze morts et blessés. Le soir, il y a eu illumination. Un portefaix a enlevé un drapeau aux Autrichiens.

" Ce matin, à six heures, les Autrichiens sont revenus et les communications ont été interceptées. La garde nationale

avait pris les armes ; elle était décidée à se battre qu'à la dernière goutte de son sang. Les munitions ne manquent pas. La première chose à laquelle on ait pensé hier a été de sauver la poudrière en repoussant un corps d'Autrichiens qui voulait s'en emparer."

—On écrit de Rome, 9 août, à la *Gazette piémontaise* :

" La chambre des députés a décidé, à l'unanimité, qu'un appel serait fait à la France. Ce vote a été communiqué officiellement à l'ambassadeur pour l'envoyer à Paris. Sterbini l'a provoqué d'après une pétition du peuple romain, revêtue de plus de 6,000 signatures. Le cardinal Marini, le prince Corsini et le prince Simonetti partent en qualité de commissaires pour fatimer au général Welden d'évacuer immédiatement le territoire pontifical, et, en cas de refus, lui déclarer la guerre au nom du Pape. Rome est préoccupée et agitée."

—On lit ce matin dans le journal la *liberté* :

" La *Société des Familles*, qui, sous le règne de Louis-Philippe, a eu tant de retentissement, vient de se réorganiser à Paris et dans les provinces. La police en est instruite, et les voies judiciaires vont être employées pour la dissolution de cette société secrète si célèbre."

—Le gouvernement français prend des mesures dans la prévision de l'arrivée du choléra. Il va publier, dit-on, tous les renseignements qu'il a reçus des médecins envoyés par lui à Saint-Petersbourg pour étudier la maladie et les moyens curatifs les plus efficaces.

—Nous étions bien informés sur le fait de la couronne de Sicile, offerte à l'un des fils de Charles-Albert. Nous sommes en mesure d'annoncer aujourd'hui que le jeune duc de Gènes avait, par une lettre autographe, et par l'intermédiaire de Pie IX, répondu formellement à qui de droit, qu'il n'accepterait la couronne qu'à la paix, et dans le cas seulement où l'Italie tout entière, représentée à Come ou ailleurs, jugerait la chose conforme aux intérêts généraux de toute l'Italie."

—Il existe encore beaucoup d'incertitude et d'indécision dans les nouvelles, d'ailleurs fort rares, arrivées de Milan, car nous ne regardons pas comme des nouvelles sérieuses tous les faits éparpillés dans les correspondances et dans les journaux, faits en général contournés, ou tout au moins exagérés, dénaturés même ou par la douleur ou par des rancunes explicables jusqu'à un certain point, ou par les passions démagogiques. Nous continuerons donc à faire un choix réfléchi entre les narrations et les correspondances que nous

avons sous les yeux.

De ce dépouillement il résulte que les Piémontais étaient à peine sortis de la ville de Milan que des agents de police, qui jusque-là avaient soigneusement fait le mort, se montrèrent au grand jour en criant: Au pillage! Ils se trouvèrent bientôt entourés par une foule qui répondit à leur abominable cri. Les maisons les plus illustres, celles qui avaient fait les plus grands sacrifices d'argent pour la cause italienne, furent désignées à une odieuse cupidité. Une compagnie de gardes nationaux eût suffi pour disperser le rassemblement coupable ; mais aucune autorité ne veillait au maintien du bon ordre.

Parmi les meneurs de cette foule, on remarquait des hommes bien connus pour leurs relations avec la police. A la maison Li-ta! à la maison Borroméo! à la maison Grippi! criaient-ils; mais quand la populace qui les suivait se trouva devant ces maisons, d'où elle avait vu sortir si souvent des marques si éclatantes de bienfaisance publique, elle fut frappée de respect et se dissipa. Pour l'égarer, il fallait un exemple. Ces hommes, qu'à leur mise on comprenait bienne pas appartenir à la classe pauvre, se précipitèrent dans les maisons, forçant les portes, brisant le mobilier et ouvrant ainsi le chemin du pillage: on vit bientôt des misérables sortir, emportant les effets les plus précieux. Le feu mis à l'Hotel Greppi et à l'Hotel Borroméo fut bientôt éteint par ceux-là mêmes qu'on avait poussés à cet acte abominable. En somme, les violences les plus révoltantes s'accomplissaient au grand jour, et les voies les plus éhontées se commettaient sous les prétextes les plus odieux.

Journal des Villes et des Campagnes.

Rome.

Les nouvelles de Rome arrivées aujourd'hui par une voie extraordinaire vont jusqu'au 4 août. Depuis trois jours, c'est-à-dire depuis que l'on y connaissait le désastreux résultat de la bataille perdue par l'armée piémontaise, Rome était en proie à une agitation inexprimable. Le langage des journaux révolutionnaires a pris un caractère de violence qui passerait chez nous pour un appel à la révolte. Il y aurait lieu, en effet, de s'effrayer de ces provocations incendiaires, si l'on ne savait tout ce qu'il y a de vides et d'impuissantes pensées au fond de toutes ces déclamations furibondes. On dirait que ce malheureux parti d'agitation, après avoir compromis par ses folies le magnifique avenir que la sagesse et la généreuse initiative de Pie IX préparaient à l'Italie, veut achever de se perdre par le ridicule.

Il est triste de voir que le conseil des députés de Rome n'a pas su se garder de ces entrainements emphatiques, et ne nous a encore offert, dans les graves circons-